

École normale : rapport de l'année scolaire 1948-1949 : mercredi 13 juillet 1949

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise
d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **78 (1949)**

Heft 10

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ecole Normale

Rapport de l'année scolaire 1948-1949

Mercredi 13 juillet 1949

En ce mois de juillet 1949, pour la deuxième fois depuis que l'Ecole Normale a regagné Fribourg, une volée de Normaliens se présentera aux examens du brevet. C'est dire que nous sommes ici depuis six ans et que l'établissement a abrité, durant la dernière année scolaire, les classes de quatrième française et allemande qui préparaient leur examen et les classes de deuxième. Tous les étudiants arrivés à la rentrée de septembre avaient déjà vécu dans la maison, en connaissaient les habitudes et les exigences. Les aînés, au moment de s'engager dans la nouvelle année scolaire, avaient déjà en eux la préoccupation de l'examen qui doit couronner leurs études.

Cette perspective les a encouragés constamment à de louables efforts. Nous avons eu très souvent la preuve que les élèves de IV^e année ont rempli leur devoir d'état avec sérieux ; nous avons constaté également que l'application au travail s'allie aisément à une franche gaité, au goût de la lecture, de la musique, des beaux-arts, à une participation active à la vie religieuse de l'école.

Parfois le zèle à l'étude aurait peut-être dû être contenu pour épargner à certains étudiants le sacrifice de se lever au chant du coq ! Leur travail cependant a été méritoire ; il est le signe d'une bonne volonté effective, dont nous félicitons les grands élèves. Plusieurs parmi ceux qui vont nous quitter ont passé admirablement leurs quatre ans d'études, donnant chaque jour l'exemple d'une vie équilibrée, rayonnant autour d'eux la joie surnaturelle puisée dans l'amour de Dieu et la fréquentation des sacrements.

La classe de II^e allemande compte de bons éléments ; nous espérons qu'elle servira d'exemple aux jeunes étudiants qui arriveront cet automne. La II^e française est la classe la plus nombreuse et celle qui comprend les êtres les plus divers. Quelques-uns d'entre eux nous sont arrivés à un âge trop avancé. Au moment d'entrer à l'Ecole Normale ils avaient déjà passé le cap de l'adolescence, qu'on désigne généralement comme étant la dernière période où la personnalité a une plasticité suffisante pour se prêter encore à des changements importants.

Le travail scolaire s'est poursuivi tout au long de l'année avec beaucoup de régularité, sans autre interruption que le camp de skis, au mois de février, et le stage à l'Ecole fédérale de gymnastique et de sport, à Macolin, la semaine de la Pentecôte ; moments de détente entre les semaines de plus grand labeur. L'effet salutaire en est évident. Il n'y a, pour ainsi dire, pas eu de malade durant l'année scolaire. Un élève cependant a dû interrompre le travail à la fin mai, à la suite d'une fatigue excessive ; à l'occasion des jeux, il est arrivé l'un ou l'autre accident sans gravité, sauf une épaule cassée qui est actuellement en très bon état.

Le choix et la répartition des branches du programme ont paru judicieux, il n'y a rien eu à modifier dans ce domaine, mais au cours des mois écoulés

nous avons insisté particulièrement sur l'étude de la langue maternelle et celle de la seconde langue, et tous les professeurs se sont efforcés de susciter chez leurs élèves la joie au travail, la spontanéité, l'esprit d'initiative et de dévouement, le sens de l'admiration devant les merveilles de la nature et les inventions du génie humain.

Pour l'étude de la seconde langue, les élèves de la Singine et du Lac se trouvent dans une situation privilégiée ; ils apprennent le français par la force même des choses, étant plongés dans un milieu où ils entendent le français à longueur de journée. S'il arrive qu'un élève résiste à cette influence pendant une année, il finit toujours par s'y abandonner, et se met à son tour à parler le français. Le problème de la seconde langue est alors résolu.

Il n'en est pas de même pour les élèves de langue maternelle française qui doivent apprendre l'allemand.

L'étude des langues étrangères

Très souvent on dit des Suisses romands comme on dit de leurs voisins les Français : « Ils ne sont pas faits pour les langues étrangères ; ils n'y réussissent pas... » « Ils n'en ont pas besoin parce qu'ils ne voyagent pas beaucoup à l'étranger, ils ne s'expatrient pas... », mais cependant toutes ces objections sont erronées.

Pendant longtemps les Français n'ont pas étudié les langues étrangères parce que leur langue était connue dans le monde entier et que, depuis Louis XIV jusqu'au traité de Versailles de 1919, le français était l'unique langue qui servait à rédiger toutes les conventions internationales. Il n'en est pas de même des Fribourgeois. Depuis leur entrée dans la Confédération, ils ont dû apprendre la langue de la majorité des confédérés, et de nos jours un homme cultivé ne peut se passer de connaître les langues qui expriment la culture, la pensée, les préoccupations des différents groupes ethniques de son pays. De plus, il est nécessaire que l'étude ne soit pas superficielle pour arriver à penser une idée avec la tournure d'esprit d'une langue étrangère.

Mise à part l'élévation culturelle, l'étude d'une langue est très utile pour la discipline à laquelle elle contraint l'intelligence de celui qui apprend. Elle oblige à apprécier des tournures nouvelles, à chercher le mot exact pour reproduire sa pensée...

Il est inutile de rappeler tous les arguments qui invitent à l'étude des langues étrangères, notre propos est d'indiquer seulement les expériences qui se poursuivent en certains pays et les aspects nouveaux de l'enseignement des langues, sous le rapport de la compréhension internationale.

Voici d'abord ce que nous apprennent l'Afrique du Sud et divers pays d'Europe :

« Certaines expériences, poursuivies pendant plusieurs décennies, sembleraient établir qu'une proportion assez élevée d'enfants arrivent à s'assimiler, d'une façon satisfaisante, une langue étrangère au moins. Dans l'Union Sudafricaine, par exemple, tous les élèves étudient, au degré secondaire, les deux langues en usage dans le pays : la langue des Africanders et la langue anglaise. C'est aussi le cas dans certains petits pays européens : le Danemark, le Luxembourg, le Pays de Galles, où chacun, presque, parle et comprend, outre sa langue

maternelle, la langue du peuple voisin ; l'anglais dans le pays de Galles, l'allemand au Danemark et au Luxembourg.

« L'expérience des écoles internationales va dans le même sens... »

« La méthode : à Johannesburg ou à Prétoria, les enfants qui parlent à la maison le hollandais sud-africain apprennent, à l'école, l'anglais ; et ceux qui parlent à la maison l'anglais apprennent, à l'école, le hollandais sud-africain. Cela implique, au départ, leur groupement en classes parallèles, l'une composée des enfants qui ont à apprendre le dialecte sud-africain ; l'autre de ceux qui ont à apprendre l'anglais. Mais avant la fin de la scolarité, tous ces enfants comprennent et parlent indifféremment les deux langues. Comment s'y prend-on pour atteindre ce but ? Les premières notions de la langue inconnue acquises, on fait suivre aux élèves, dans cette langue, une partie de l'enseignement. Les enfants de langue anglaise étudient d'abord une, puis deux, trois, quatre ou cinq « matières » en hollandais sud-africain ; et les Africanders, de même, en anglais. Il suffit pour cela que les leçons d'histoire, de mathématiques, de sciences..., se donnent, dans les classes parallèles, aux mêmes heures¹. »

* * *

La connaissance des langues étrangères permet de communiquer directement avec les hommes d'autres cultures, d'entrer dans leur univers intellectuel, d'imaginer leur vie affective, d'acquérir l'expérience qu'ils ont accumulée à travers les siècles.

Comprendre et parler une langue étrangère, quelle qu'elle soit, constitue une condition favorable à la collaboration internationale.

« Le simple fait de comprendre une langue autre que la sienne modifie décisivement l'attitude mentale à l'égard des autres cultures. Pour l'homme qui n'entend que sa langue maternelle, tous ceux qui en parlent une autre sont, en effet, plus ou moins des barbares, au sens hellénique du mot : parlant un langage inarticulé et, en somme, en dehors de l'humanité. Mais celui qui s'est rendu capable de comprendre une de ces langues « barbares » incline, désormais, à admettre que les autres langues, quand même il ne les entend pas, ne sont pas plus inarticulées et barbares que celle dont il s'est rendu maître et qui paraissait telle avant qu'il ne l'entendît. »

Mais les raisons qui poussent à l'étude des langues sont variées. Certaines non seulement n'apportent aucun élément positif, mais sont nettement dangereuses.

L'étude d'une langue, lorsqu'elle est limitée aux besoins d'un domaine particulier de recherche ou orientée vers des buts commerciaux, ne contribue que fort peu à encourager une attitude amicale. Le choix de la langue étudiée peut être dû au fait que les publications spécialisées dans un domaine sont écrites dans une langue particulière. C'est ainsi que des étudiants de sciences doivent souvent apprendre l'allemand ou l'anglais pour leurs recherches scientifiques ou techniques.

Si ce sont les motifs politiques qui l'emportent, si par exemple l'étude des langues tend à préparer l'infiltration chez un ennemi possible, ou l'extension

¹ MEYLAN : *L'Ecole bernoise*, 16 avril 1949.

d'une forme quelconque d'impérialisme économique, cette étude risque évidemment de nuire à la compréhension internationale.

Si le seul motif est de se conformer au programme scolaire conventionnel, ou si l'on contraint l'élève à étudier les langues étrangères..., celui-ci transformera son aversion pour cette expérience scolaire en une aversion pour le peuple dont il étudie la langue.

Le programme de langues dans les écoles secondaires ou professionnelles est d'une envergure nécessairement très limitée. Il peut tout au plus ouvrir une fenêtre sur deux ou trois autres pays. L'emplacement géographique, les traditions culturelles et les liens politiques déterminent le choix des langues étudiées. Dans notre pays la seconde langue doit être le français, l'allemand ou l'italien.

* * *

Dans chaque classe de l'Ecole Normale, l'étude de la seconde langue a été l'objet de soins attentifs.

Les circonstances sont favorables : élèves de langue française et élèves de langue allemande sont journellement en contact, au réfectoire, pendant les récréations, pendant les promenades et à certaines leçons communes telles que le dessin, la géographie, la gymnastique, la physique.

Plusieurs fois dans la semaine, les élèves français sont invités à parler l'allemand, cette langue que, du point de vue national, tout Suisse doit connaître.

L'expérience que nous avons faite en l'espace de six ans peut se résumer de la façon suivante : les élèves qui veulent vraiment apprendre l'allemand y parviennent ; lorsqu'ils arrivent en dernière classe, ils parlent couramment cette langue. Ceux qui, par contre, n'ont pas le goût, ni l'envie de l'apprendre, accomplissent les devoirs imposés sans que cela concoure à leur formation. Il leur manque un intérêt suffisant pour accomplir les efforts nécessaires à l'acquisition d'une langue.

Pour un certain nombre d'élèves, je puis cependant répéter ce qu'écrivait, en 1912, M. le Directeur d'Hauterive, au temps de l'organisation de la section allemande : « Les élèves ont une excellente occasion de s'initier pratiquement à la connaissance d'une seconde langue. C'est un avantage précieux dont nos étudiants ne profitent malheureusement pas assez. » Mais, peut-être, les élèves d'alors avaient-ils une excuse. Le programme ne comportait que deux heures d'allemand par semaine.

Cette conclusion concorde avec celles que nous faisons, chaque année, en ville de Fribourg. Les cours d'allemand pour les élèves de langue française sont facultatifs et gratuits ; ils ont lieu le jeudi matin et tous les écoliers peuvent s'y présenter.

Sur près de 2000 enfants une cinquantaine profitent de cette occasion unique d'apprendre l'allemand.

Ce n'est pas le temps qui manque aux enfants, ce n'est pas l'argent qui fait défaut, ce n'est pas que la commission des écoles ait manqué d'initiative ; mais les parents n'envoient dans ces cours que les enfants qui désirent y venir.

Les écoliers qui ne suivent pas ces cours sont, en réalité, ceux qui n'en veulent pas.

L'étude des langues peut satisfaire aussi, en chacun de nous, l'esprit de

curiosité, le goût de la recherche, éveiller des sentiments d'admiration au contact des autres civilisations et des autres cultures. Ce résultat est particulièrement important.

Le sens de l'admiration

Le problème de l'éducation, a-t-on dit, se réduit en un sens à celui de l'admiration. Admirer, en effet, c'est s'étonner. Ce qui étonne, ce qui est rare, extraordinaire et nous surprend sollicite notre attention et notre recherche ; nous voulons l'expliquer. Expliquer, c'est faire cesser l'étonnement. D'où le lien nécessaire entre la connaissance et l'admiration. Pour complaire à la princesse Elisabeth dont il aimait l'esprit, Descartes avait rédigé un petit traité des passions. Suivant à la fois le goût de son siècle et les règles de sa méthode, il essayait de ramener les passions à quelque passion première et fondamentale d'où l'on pourrait déduire toutes les autres. Or, savez-vous quelle était, aux yeux de Descartes, la passion primitive et essentielle ? *C'était l'admiration !*

Observez d'ailleurs le visage de Descartes dans le fameux portrait de Frans Hals au Musée du Louvre, ou mieux encore, ce portrait de Pascal dessiné d'après nature par Domat sur la couverture d'un volume de sa bibliothèque, et regardez leur regard. Vous découvrirez dans l'un et dans l'autre cas ce même écartement des pupilles.

L'admiration est la passion fondamentale du philosophe : consistant en une surprise qui provoque la recherche, elle reste l'âme de la philosophie, car il faut s'étonner toujours pour chercher toujours. Aussi déclare-t-il que ceux qui n'ont aucune inclination naturelle à cette passion sont fort ignorants. Si l'admiration est ainsi liée à la connaissance qu'elle accompagne toujours, c'est qu'elle consiste à s'oublier pour tendre vers l'objet : admirer c'est sortir de soi. Les âmes médiocres, repliées sur elles-mêmes, ne sont pas capables d'admiration : qui ne veut rien perdre de soi ne peut s'agrandir d'autrui.

« Ce n'est pas que l'admiration n'offre certains dangers. On distingue, en effet, deux sortes d'admiration, celle qui est au-dessous du jugement et celle qui est au-dessus, celle qui est perte de l'être et celle qui est croissance dans l'être. Il y a, en effet, une admiration qui n'est qu'hébétéude et comme invasion d'autrui en nous : ce n'est plus proprement admiration, mais fascination. Mais la véritable admiration ne détruit pas la personnalité qu'elle épanouit ; elle ne tue pas la liberté qu'elle exalte. Loin de se sacrifier à un seul modèle, elle conserve la capacité de comparer, de choisir, de juger. Et parce que la possibilité d'un refus subsiste toujours en elle, le don tire sa valeur de ce qu'il est toujours renouvelé et librement consenti. Il est une admiration qui naît de la plénitude de l'être, ou plus exactement de la tendance de l'être à atteindre sa plénitude. Dans ce cas l'admiration pour le modèle, c'est la réalisation de ce qu'il y a de meilleur en soi.

« La raison profonde paraît en être que le lien le plus étroit de l'admiration est avec la beauté : admirer c'est refuser d'être laid. Ce lien étonnant de la pleine réalisation de soi-même et de l'imitation du modèle dans la beauté est l'admiration même. Il se produit alors cette harmonie de tous nos pouvoirs et ce jeu de toutes nos facultés qui constituent l'émotion esthétique et qui, dans la plus extraordinaire liberté, ne peuvent être l'effet que d'une sorte de grâce...

« Qu'est-ce que l'admiration sinon ce sentiment qu'éprouve l'âme quand elle est frappée par les caractères du beau et, cherchant à les imiter, se rend belle elle-même ¹ ? »

Il faut donc apprendre aux adolescents l'art d'admirer ; et c'est à quoi consiste, à mon sens, disait Jean Guitton, un des secrets de l'éducation. Le goût, l'admiration qu'ont les maîtres pour les lettres, les arts et les sciences se communique autour d'eux et suscitera l'admiration chez leurs élèves. C'est pour éveiller l'admiration dans l'esprit de leurs élèves que leurs maîtres les ont conduits aux fouilles romaines d'Avenches, au musée de sciences naturelles de Berne, à la cathédrale de Soleure, à diverses expositions de sculpture et de peinture.

C'est pour susciter l'admiration devant la nature que les professeurs de l'École Normale ont composé le petit cahier intitulé *Arbres de notre pays*, où les illustrations et le texte concourent à nous faire connaître et aimer le monde des choses qui nous entourent.

La nature, en effet, est une source d'enrichissement si nous marchons à sa découverte, si nous avons l'esprit avide de faits. Toutes les manifestations de la nature sont pleines de richesses culturelles ; que ce soit la variété des horizons, la perfection des fleurs, la splendeur d'un coin de forêt, la souplesse d'un oiseau. L'homme en jouit s'il le veut ; mais il peut arriver aussi qu'il l'ignore, car la nature n'a rien d'un jardin défendu. Elle fait, au contraire, appel à toutes nos facultés de contemplation, d'action, de transformation, et c'est en cela qu'elle parachève notre culture.

Cette prise de possession du monde suppose que nous ouvrons tout grands les yeux, que nous regardions attentivement la vie autour de nous, que nous sachions nous étonner, nous émerveiller, garder en nous cette jeunesse des sens qui nous permet de redécouvrir continuellement la beauté, l'harmonie, les contrastes, les heurts...

Le contact avec la nature nous empêchera de nous égarer dans les recherches imaginaires et les constructions sans appui sur la réalité, et le sens de l'admiration nous amènera à découvrir partout les splendeurs de la création.

Le don de susciter l'admiration sera, en outre, une des qualités essentielles du maître : l'enseignement lui donnera des occasions incessantes de la mettre en exercice.

« Lorsque, toute maternelle, patiente et souriante, la petite Sœur des écoles gardiennes explique à quelques enfants qui ne sont pas endormis ou distraits que le pain est une chose extraordinaire, qu'on le fait avec de la farine et que la farine se fait avec des grains de blé, de ce blé qui pousse dans les champs tout près de chez eux, de ce blé qu'il faut planter, qu'il faut laisser grandir, qu'il faut soigner, qu'il faut couper, rentrer à la grange, qu'il faut battre pour pouvoir en retirer le grain que l'on conduira au moulin, ce moulin qu'on voit là-bas, lorsqu'elle ajoute que ce grain descend doucement entre deux grandes pierres que le vent fait tourner et qu'il tombe une petite poussière blanche, si légère qu'elle vole dans l'air, et qu'on doit la recueillir avec précaution ; que cette petite poussière blanche qu'il a fallu tant de peine pour obtenir, c'est la farine avec laquelle maman fait le pain : c'est peut-être ce matin-là que

¹ JEAN LACROIX : *Vie enseignante*, nov. 1948.

l'enfant, pour la première fois, regardera vraiment le pain, éprouvera à cette occasion une sorte de respect envers les choses, respect qui deviendra un élément important de sa vie morale.¹ » S'il entretient en lui cette capacité d'admiration, il est capable de devenir un savant, un poète, d'accomplir de grandes choses. En 1820, l'architecte français Le Tarouilly, alors âgé de 25 ans, faisait son premier voyage à Rome. Il fut transporté d'admiration devant tant de chefs-d'œuvre et s'y attacha de façon définitive. Il se mit à dessiner les édifices avec une précision, une finesse, une ténacité admirables et ne cessa pas avant que son œuvre fût achevée. La grande œuvre de sa vie littéraire, son ouvrage unique, « Les édifices de la Rome moderne, dessinés, mesurés et décrits », fut publié de 1840 à 1850. Il a suffi à sa gloire. Le fait de cultiver les langues pour entrer en contact direct avec le monde des hommes, le fait de cultiver le sens de l'admiration contribueront sans doute à former des personnalités.

Pour avoir gardé le contact avec la nature et élargi l'horizon de leurs pensées quelques-uns échapperont, en partie du moins, à « l'esprit du temps » et se formeront une âme de chef.

« L'esprit du temps, a écrit Jung, échappe aux catégories de la raison humaine. C'est un « penchant », une inclination sentimentale qui, pour des motifs inconscients, agit avec une souveraine force de suggestion sur tous les esprits faibles et les entraîne.

« Penser autrement que l'on ne pense en général aujourd'hui a toujours un relent d'illégitimité intempestive, de trouble-fête ; c'est même quelque chose de presque incorrect, de maladif, de blasphématoire, qui ne va pas sans compter de graves dangers sociaux pour celui qui ainsi nage de façon absurde contre le courant... »

Mais qui donc est capable de résister à la masse en mouvement ? « Seul peut y résister celui qui ne se cantonne pas dans l'extérieur, mais qui prend appui dans son monde intérieur et y possède un havre sûr. »

Je souhaite que ceux qui sont sur le point de nous quitter ne soient pas seulement quelques unités de plus dans la masse anonyme et irresponsable, mais des chefs conscients qui tâchent de diriger cette masse, de l'élever, pour le bien de l'Eglise et du pays.

Remerciements à MM. les Professeurs

L'activité de MM. les Professeurs durant l'année scolaire a été intense et continue. Il n'y eut, pour ainsi dire, aucune absence ni aucune maladie grave ; les cours ont été donnés avec une régularité et un soin qui méritent les plus grands éloges.

Avant le début de l'année scolaire et sur le désir du titulaire, les cours de chant et d'harmonie, donnés jusqu'ici par M. le chanoine Bovet, avaient été confiés en entier à M. le professeur Kathriner qui a assumé ce surcroît de travail avec beaucoup de zèle.

Au mois de juillet dernier, M. le professeur Roger Walter, licencié ès lettres des universités de Fribourg et de Berne, dont nous apprécions depuis plusieurs

¹ D^r DE GREEF.

années l'enseignement harmonieux et précis, a été attaché définitivement à l'Ecole Normale par une nomination du Conseil d'Etat. Nous remercions tout particulièrement M. le Directeur de l'Instruction publique de nous avoir adjoint ce jeune maître particulièrement qualifié qui, après avoir choisi une charmante épouse en décembre dernier, a fixé sa demeure dans le voisinage, à Agy.

Divers professeurs ont manifesté un attachement à notre école qui nous a beaucoup réjouis. M. Edouard Vonlanthen a été une nouvelle fois sollicité d'enseigner la chimie au lycée cantonal ; le corps enseignant fribourgeois tout entier le remercie d'avoir gardé son enseignement habituel, et il le félicite d'être établi actuellement dans un charmant cottage au quartier de St-Barthélemy.

Des distinctions multiples, dont nous nous réjouissons, ont échu au corps professoral. Mgr Emmenegger a pris part récemment aux réunions pédagogiques tenues à l'université de Salzbourg ; M. Jo Bärswyl a été choisi comme metteur en scène de la prochaine fête des vigneron ; M. l'abbé Marmy est devenu secrétaire général de l'Association internationale des philosophes catholiques ; M. le professeur Biemann a examiné les écoles secondaires de la Singine ; M. Overney a pris rang parmi les professeurs de la « Summer school ».

Plusieurs œuvres ont été écrites par les professeurs de l'Ecole Normale depuis l'an dernier. M. l'abbé Marmy a réédité son ouvrage intitulé : *La communauté humaine selon l'esprit chrétien*. En outre, il a donné récemment à l'impression un essai de psychologie appliquée d'après Allers. M. Kathriner a composé une nouvelle messe liturgique que les élèves ont exécutée avec succès, dans l'église des Cordeliers, le jour de l'Ascension. M. l'abbé Scherwey et M. Overney ont publié des articles dans diverses revues ; M. Biemann dirige la publication des cahiers de l'*Heimatkunde* de la Singine. En collaboration avec M. le professeur Vonlanthen et M. le Directeur, il a publié un cahier de documentation sur les arbres qui a reçu la faveur du public et qui sera à l'étude dans les écoles primaires du canton l'an prochain. Enfin l'*Explication du plan de Fribourg*, du P. Girard, a été réédité par les soins de l'Ecole Normale.

Les cours de certains professeurs, écrits intégralement, pourraient faire l'objet de publications intéressantes. Ils méritent d'être signalés, car ils manifestent le travail consciencieux accompli par MM. les Professeurs.

* * *

Parmi les professeurs de l'Ecole Normale, il en est un qui retiendra tout particulièrement notre attention en cette fin d'année scolaire. C'est avec une émotion non dissimulée que nous avons appris, il y a quelques mois, la démission de M. le chanoine Bovet, professeur de chant et d'accompagnement à l'Ecole Normale, démission annoncée dans les termes officiels par *La Liberté*, le lundi matin 21 mars 1949.

M. Bovet, le maître le plus ancien de l'Ecole Normale, était entré en fonction à Hauterive en automne 1908. 41 ans ont passé depuis lors et celui qui, autrefois, avec une santé robuste était capable de parcourir à pied, plusieurs fois la semaine, dans la neige et dans la nuit, le chemin qui sépare Fribourg d'Hauterive, s'est vu contraint de rester paisiblement dans une chambre pour ne pas ruiner complètement une santé qui, à tous, nous reste précieuse.

M. le chanoine Bovet, plus que tout autre à l'Ecole Normale, représentait la tradition. Fils d'instituteur, devenu maître à l'Ecole Normale après avoir fréquenté les cours de l'école secondaire, du Collège St-Michel et du Séminaire diocésain, il est en outre l'organisateur des Céciliennes, le compositeur de *Nos chansons*, du festival *Mon Pays* et de tant d'autres œuvres inspirées par une foi et un patriotisme ardents, des sentiments élevés et tendres, l'amour de Dieu et des hommes.

Ce n'est pas le lieu de redire tous les mérites de M. le chanoine Bovet ; mais il est de mon devoir d'affirmer que l'Ecole Normale du canton de Fribourg lui doit une grande part de son bon esprit et de sa réputation.

Nous savons aussi l'attachement que M. le chanoine Bovet a toujours témoigné au corps enseignant fribourgeois et à sa maison de formation. Celle-ci a toujours eu une place choisie dans son cœur, et cette affection lui a été rendue puisque les paysans du canton de Fribourg, ses enfants et ses maîtres, ses ouvriers et ses soldats aiment les chants de M. le chanoine Bovet.

Cet attachement à l'Ecole Normale, je l'ai senti particulièrement affectueux un des premiers jours de mai de l'année 1943. C'était le printemps dans la nature et c'était un nouveau printemps pour l'Ecole Normale, dont on venait d'apprendre qu'elle serait transférée à Fribourg. Devant les yeux interrogateurs de quelques dignes personnages, M. le chanoine Bovet et un jeune professeur du Collège arpentaient d'un pas allègre la cour pierreuse qui s'étend devant le monument de saint Canisius, ils s'entretenaient de la nouvelle organisation de l'Ecole Normale.

Au moment où l'établissement allait entrer dans une nouvelle phase de son existence et se fixer dans la cité où il était né, le plus ancien maître d'Hauterive veillait pour que la belle tradition établie au début du siècle passé se maintienne et soit continuée.

Il est un autre point que j'aimerais relever.

M. le chanoine Bovet a toujours été le maître qui, non content de distribuer la science, élève l'âme de ses élèves, affermit les courages, suscite les initiatives et les dévouements, inspire la confiance. On n'écrira jamais un des plus beaux chapitres de sa vie, le cœur-à-cœur des jeunes gens qui, dans les moments décisifs, se sont ouverts à leur maître.

Pendant quatre ans, nous avons chanté à la cathédrale de St-Nicolas, durant la messe des enfants, sous la conduite de notre maître de plain-chant. Nous aimions cette rencontre du dimanche matin, où nous participions ensemble au culte de la paroisse. Plain-chant, polyphonie, liturgie, tout était préparé avec soin et distinction. Il fallait que tout soit au point ; cette préoccupation ne quittait pas notre maître, même dans le temps de la maladie.

Nous n'oublierons jamais l'arrivée inattendue du samedi, veille du dimanche de la Passion 1948. M. le chanoine Bovet était en traitement à Lausanne depuis environ trois semaines. Nous savions que son état de fatigue demandait un repos prolongé et déjà nous nous sentions orphelins en cette fin de trimestre. Allait-il se terminer sans musique ?

Or, au coup des huit heures du soir, M. le chanoine Bovet, souriant et ferme malgré la fatigue qui se lisait sur son visage, passait le seuil de l'Ecole Normale. Avant d'entrer dans l'étude du chant, le cœur du prêtre s'épancha devant ses disciples ; la veille du dimanche de la Passion, y a-t-il occasion plus

touchante ? Ensemble, durant quelques instants, maîtres et élèves ont repassé les événements du temps de la Passion du Christ. L'émotion avait gagné toutes les personnes présentes. Cette évocation était, en réalité, la conclusion de trois semaines de souffrances vécues en la présence de Notre-Seigneur. L'ambiance était créée pour entrer dans la liturgie de la grande Semaine.

M. le chanoine Bovet ne nous a pas entièrement quittés. L'École Normale reste sa maison et jamais nous n'oublierons le bien accompli par un tel maître. Qu'il veuille recevoir le témoignage de notre admiration, de notre reconnaissance et de notre affection.

Des pensées très reconnaissantes s'adressent également aux révérends Pères Capucins, nos voisins si indulgents et serviables, à révérende Sœur Supérieure, aux religieuses et aux diverses personnes qui entretiennent la maison, préparent les repas, soignent les malades, reçoivent les visiteurs, et à M. Girod, notre infatigable jardinier, l'exemple vivant de l'ardeur au travail jointe à la charité chrétienne.

C'est avec une satisfaction non dissimulée que je me plais à remercier très spécialement nos hôtes de ce jour : Mgr Sieffert, ancien évêque en Bolivie, ami fidèle de la société d'éducation et des institutions fribourgeoises, M. le conseiller d'Etat Jules Bovet, directeur de l'Instruction publique et président du Gouvernement, qui nous entoure d'une constante sollicitude, M. Progin, inspecteur scolaire et secrétaire de la société d'éducation, et dans son ensemble le corps enseignant des classes françaises de Fribourg que je tiens à féliciter hautement pour son esprit d'équipe, son dévouement à l'éducation des enfants de la ville, son ardeur au travail. Sa participation à la séance de clôture de l'École Normale signifie qu'à Fribourg les jeunes maîtres sont formés au contact des anciens dont ils se feront un honneur et un devoir de continuer la tâche.

En terminant, je souhaite une vie bienfaisante aux grands élèves qui vont nous quitter définitivement et à tous d'heureuses vacances.

GÉRARD PFULG.

Ephémérides de l'année 1948-1949

Rentrée : le 27 septembre.

- 1^{er} octobre :* L'École Normale reçoit la visite de deux inspecteurs luxembourgeois.
- 7 octobre :* Un certain nombre d'élèves assistent à la conférence donnée à l'auditoire *B* de l'Université par le général Guisan, sur le thème de la revalorisation de la famille.
- 12 octobre :* Au Livio, la 4^e année entend « Othello », de Shakespeare, donné par la troupe Clariond-Biberti.
- 18 octobre :* Réunion des inspecteurs scolaires avec M. le conseiller d'Etat Bovet, à la salle des maîtres de l'École. Examen du manuel des cours complémentaires.
- 20 octobre :* Réunion de la commission de la nouvelle carte du canton de Fribourg, à l'École Normale.
- 29 octobre :* A la Grenette, de nombreux élèves de 2^e année visitent l'exposition « Foucauld l'Africain », que commente le R. P. Gorrée.